

la manufacture de livres



Le dernier invité
ANNE BOURREL

Anne Bourrel

Le dernier invité

roman

LA MANUFACTURE DE LIVRES
la manufacture de livres

ISBN 978-2-35887-253-9

Si vous souhaitez recevoir notre catalogue
et être tenu au courant de nos publications,
envoyez vos nom et adresse, en citant ce livre à :

La Manufacture de livres, 101 rue de Sèvres, 75006 Paris
ou
contact@lamanufacturedelivres.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

Dans Cronopes et Fameux, au chapitre Instructions-exemples sur la façon d'avoir peur, Julio Cortázar rappelle qu'« en un certain village [...], on vend des livres avec une page blanche glissée au milieu des autres. Si un lecteur débouche sur cette page quand sonnent trois heures, il meurt. »

C'est le matin de son putain de mariage qu'elle s'est retrouvée avec ça : cette colère. Dans la pénombre de la chambre, des traits de lumière tombent à l'oblique sur le plancher blond. La fenêtre est restée ouverte. L'odeur des bergamotiers est là, encore. Éprouvante pour les nerfs.

La Petite rabat draps et couverture d'un geste sec. Xavier ne bouge pas d'un cil. Elle aurait préféré se pelotonner contre ce corps alangui. Elle aurait aimé faire une grasse matinée, profiter. Un jour pareil, tout de même. Un jour pareil.

Elle enfle ses vêtements en vitesse : brassière de sport, short, T-shirt. Des tatouages colorés recouvrent ses bras, ses épaules, ses jambes et son dos. Elle est fine, musclée. Une athlète.

Ça vibre en elle. Ça fait un bruit sourd. Et sa colère bouillonne. Xavier dort sur le dos, bouche ouverte.

Elle ouvre le placard du couloir. Ses mouvements sont brusques, ses mâchoires serrées.

Dans sa tête, un soukhoï : sa rage qui éclate.

Elle glisse pieds nus dans ses baskets, fait les lacets comme on jure. Le rouge de ses cheveux flamboie, même dans la pénombre.

Dehors, le soleil se brise en mille morceaux. L'odeur des champs de bergamotes prend au nez. Les cigales crissent pour la première fois. Une dizaine tout au plus, clippées par leurs élytres à l'écorce moelleuse des pins.

La Petite cligne des yeux et grimace et regrette de ne pas avoir pris sa casquette, mais la retrouver dans le tas de ses affaires entassées, même pas la peine. Elle rangera, plus tard, après le mariage.

Un pli vertical barre son front.

Des mains invisibles déchirent lentement une feuille de papier. Ça bruisse et ronronne dans sa tête comme la ventilation mécanique de l'hôtel rue Claire Paulhiac, celui où elle descend toujours avec Xavier lorsqu'elle l'accompagne à la réunion annuelle de la banque.

Les cigales tout à coup semblent plus nombreuses et leur srisrisri scie le silence du lotissement qui s'éveille. Le chant insupportable des insectes se mêle, se tisse et se confond avec le bruit de papier.

C'est moi qui me déchire, elle pense.

Il doit être sept heures et demie. Huit heures, au plus tard. C'est la fin du mois de mai, le printemps se déploie, l'été arrive.

Déjà.

Elle branche les écouteurs à son Smartphone. Elle a du mal à voir l'écran, le soleil l'éblouit.

Une main en visière, elle finit par retrouver la playlist qu'elle cherchait. Celle qu'elle préfère lorsqu'elle veut courir vite. Les premières notes s'élèvent alors qu'elle prend son élan. Les guitares gémissent, elle court.

Dans le lotissement, les habitants commencent à peine à émerger. C'est le week-end. Une voisine en nuisette pose un plateau de petit-déjeuner sur sa terrasse. Elle lève le bras et sourit. La Petite ne répond pas. Elle ne saluera personne. Elle ne parlera à personne. Sa mâchoire est serrée, sa rage gronde. Aujourd'hui, elle se marie et elle doit calmer un bruit de papier qui se déchire à l'intérieur d'elle-même.

Elle ne veut pas qu'on la voie courir seule au bord de la route. Souvent des automobilistes klaxonnent et font des gestes déplacés. Il y en a même un qui a ralenti une fois et lui a proposé de la ramener chez elle, le con. Elle n'est pas d'humeur, ce matin. Elle ne veut pas prendre le risque de tomber sur un autre gars excité. Ah, une joggeuse matinale, ça les rend fous. Toujours cette impression d'avoir un vagin fluorescent, qu'ils guettent et repèrent et veulent à tout prix posséder.

Dès qu'elle passe le panneau de sortie du village, elle bifurque à gauche dans le champ de Gianni. Au loin, une fine guirlande d'argent scintille ; c'est la mer Méditerranée, dix kilomètres à vol d'oiseau.

La musique dans ses oreilles a coupé court au chant des cigales. Des guitares pleurent à la place des insectes et ça la soulage un peu. Sa gorge alors se desserre et ses yeux s'emplissent de larmes, mais elle ne pleure pas : elle accélère.

Les semelles de ses chaussures de sport se confondent avec les fleurs blanches que le vent égrène. Ses cheveux rouges ramenés en queue-de-cheval battent la mesure rapide du temps, et puis elle disparaît dans le sentier qui serpente entre les bergamotiers.

Lorsqu'il ouvre les yeux ce matin-là, Xavier Dabadie s'étonne de ne pas trouver La Petite dans le lit, à ses côtés. Mais il se dit qu'elle est descendue au village chez Bertrande plus tôt que prévu. Le coiffeur doit passer lui faire son chignon dans la matinée. Xavier la connaît, impatiente comme elle est, elle n'a pas pu rester couchée. Xavier soupire : dommage, on aurait pu s'entraîner pour la nuit de noces. Tant pis, il s'entend dire à voix haute.

Il pourrait aller voir si elle a pris ses baskets dans le placard à chaussures, mais il n'y pense pas. Vraiment pas. Il est loin d'imaginer que, le jour de son mariage, quiconque souhaite aller faire un footing. Même La Petite qui est exagérément sportive, un jour pareil, non, elle ne peut quand même pas aller courir. Et par cette chaleur, en plus.

Xavier se dit qu'elle est montée chez sa mère. Il ne pense pas à vérifier si elle a laissé la voiture au garage, ne se pose pas la question de savoir si elle est partie à pied. Il se laisse porter par la douceur de la matinée ensoleillée et par le chant des cigales qu'il est heureux d'entendre pour la première fois de la saison.

Il est en vacances depuis jeudi soir. Un congé de quinze jours lui a été accordé parce qu'il se marie. C'est lui le directeur de la banque, en ville. On s'arrangera avait dit Marc-Antoine Yemet, le directeur. Ne vous inquiétez pas, on s'arrangera.

Le vent souffle en bourrasques, agite les aubépines et les lauriers roses entremêlés. Sur trois côtés du terrain, les branches de la haie mal taillée se balancent d'avant en arrière. Les touffes de lavande déjà fleuries sont épaisses et bien fournies. Mais c'est le parfum entêtant de la bergamote qui sort vainqueur. Toujours la bergamote. Toujours. Elle est partout et pour que l'odeur s'estompe il faudra attendre que toutes les fleurs soient tombées, fanées, réduites en poussière et mélangées à la terre ocre de ce pays sans eau.

Xavier Dabadie prend son temps. Longue douche, petit-déjeuner copieux sur la terrasse, plongeon dans la piscine. Il en est bien content de ce rectangle bleu posé sud-est sur l'herbe jaune. Ça lui a coûté une blinde, le terrassement surtout. Creuser dans cette terre aride pleine de cailloux, ça n'a pas été une mince affaire. Et puis, il a fait ajouter un système pour chauffer l'eau de manière à pouvoir se baigner toute l'année.

Alors Xavier Dabadie profite. Il nage d'un côté à l'autre, son corps souple et sombre ridule à peine la surface liquide. Le soleil chauffe, déjà haut, et la lumière explose, joyeuse, vivifiante. Sous l'eau, Xavier souffle avec régularité, ça bouillonne autour de lui et il s'enfonce dans les bulles et la mousse qu'il crée. Sans plus aucune pensée, longtemps il crawl et brasse dans tout ce bleu.

La Petite – tout le monde au village et dans sa famille continue de l'appeler ainsi malgré ses trente-sept ans – court à travers les champs de bergamotiers alignés à perte de vue. De loin, l'œil du néophyte pourrait croire à des oliviers, mais les feuilles sont d'un vert plus sombre et lustré. Leurs fleurs blanches diffusent une odeur entêtante que La Petite a du mal à définir : bizarre, comme ça sent le buis... ou le citron pourri, elle pense en montant le son du Smartphone au maximum.

Elle monte le son du Smartphone au maximum. Un message d'information la prévient des risques pour son audition d'une écoute prolongée à plein volume. Aucune importance. Elle monte le son. Il faut bien ça pour passer par-dessus le chœur des insectes les plus bruyants du monde.

Elle court à bonnes foulées. L'atmosphère est étouffante. Des fleurs pourrissent sur le chemin de terre. Elle ne sait plus ce que font les cigales. Seule la musique dans ses oreilles. Et la pensée motivante qu'après ce champ, lorsqu'elle l'aura traversé de part en part, elle débouchera sur la garrigue. L'air deviendra respirable. Elle fera le grand tour par la forêt de pins, longera la rivière

derrière le camping et ses deux toboggans, un bleu, un jaune, visibles sur des kilomètres autour de Villerouge. Elle descendra le cours d'eau à la nage et elle rentrera par l'autre côté, par la butte herbue qui domine toute la plaine, là où s'effritent les restes d'un moulin en pierres sèches. Par temps clair, on peut voir à l'horizon la ligne de la mer, un feston qui termine le paysage.

Elle court et se réjouit à l'idée de parcourir quinze à seize kilomètres à travers champs cultivés, forêt, garrigue sauvage. Après, elle sera si fatiguée qu'elle redeviendra docile.

Elle court et l'odeur des fleurs de Gianni ne la dérange plus. Dans sa tête, le bruit ininterrompu d'une feuille de papier qui se déchire – elle a dû y passer une rame entière depuis qu'elle est réveillée.

Les muscles de ses cuisses se contractent, les bras tirent en avant, les pieds se déroulent, touchent le sol l'un après l'autre, s'enfoncent, poussent dans le sol d'où elle bondit et se propulse plus loin, toujours plus loin en avant.

Elle oublierait tout ; même qu'elle se marie aujourd'hui, même qu'elle et Xavier ont rendez-vous avec le fleuriste vers onze heures. Si quelqu'un pouvait le lui rappeler ?

Mais il n'y a personne pour le faire, et la garrigue s'étend devant elle, joyeuse, odorante, hirsute.

Elle suit le sentier que Gianni a fait tracer entre deux champs de bergamote, pour pouvoir passer avec ses machines, quand il faut ramasser les fruits et les écorces, à l'automne. Elle connaît bien ce parcours ; c'est l'un de ceux qu'elle préfère.

Au bout de sa course, elle se jettera le corps en sueur dans l'eau glacée de la rivière, protégée du vent et des regards par de gros blocs de pierre et, plus loin, par une épaisse forêt de pins. Après

le bain, le reste de sa course est toujours laborieux, mais cette fois elle anticipe un retour facile, vent dans le dos, poussée aussi par la faim qui la tenaillera – elle est partie sans petit-déjeuner – et avec l’envie de se blottir dans les bras de Xavier Dabadie, son futur époux – l’expression ne lui plaît pas, vieillotte et figée, mais tant pis. Il saura, c’est sûr, la faire rire, comme toujours. Et parce qu’il rira, elle trouvera bête et stupide de rechigner par principe à épouser l’homme qu’elle aime depuis huit ans.

Il y tient tant à ce mariage. Cette vie bourgeoise et normée, quelle poisse. Ça fait des années qu’il travaille à la convaincre. Il est si fleur bleue, Xavier. Et elle l’aime. Elle veut bien lui faire plaisir. On sera comme les doigts de la main, il dit, paume crème offerte, tu verras, ma chérie, inséparable aux yeux de tous, unis jusqu’aux étoiles.

Elle a fini par accepter la mascarade. Par défi. Parce qu’elle ne veut pas le perdre. Parce qu’après tout ce n’est pas si grave, et faire la fête ça lui fera du bien à elle aussi. Ils ont beaucoup travaillé ces dernières années, lui à la banque, elle au salon.

Elle se promet de dire oui, oui à la mairie, elle martèle le oui dans sa tête par-dessus le bruit de papier qui se déchire. Oui, oui, oui. Elle s’encourage à dire oui. Pour une fois ce sera oui et leur journée sera parfaite.

Xavier Dabadie sort de la piscine, ruisselant. Ses muscles sont fins et bien dessinés. La voisine a terminé son petit-déjeuner. Elle vaque à d'autres occupations. C'est dommage. Elle aurait pu l'observer à la dérobée depuis sa terrasse surélevée ou bien peut-être carrément le mater. On espère sans trop y croire qu'elle se serait abstenue de commentaires déplaisants. On ne la connaît pas bien, la voisine, on aimerait qu'elle se soit simplement réjouie de l'élégance de cet homme au bain.

Peut-être. Espérons...

Quoi qu'il en soit, Xavier Dabadie vient de sortir de l'eau.

Il est en train de s'allonger à même la margelle.

Le soleil et la brise sèchent et lèchent sa peau. Il somnole. Il est bien, allongé face au soleil. Il ne veut pas s'éterniser, ses parents et amis, logés au camping dans des bungalows, doivent être descendus au village. Il est heureux d'avoir fini par la convaincre de l'épouser, La Petite. Elle ne va pas le regretter, il pense. Il sourit, chaque heure plus heureux encore.

Il va revoir son père, sa mère, son frère, sa sœur et son ami Alexandre. Un mariage, c'est bien pour ça aussi, il se dit, toute la

famille réunie. Son cœur déborde de joie, il chanterait s'il savait le faire, il danserait.

Il s'étire, se retourne, offre tout son dos à la brûlure des rayons du matin. Son ventre frotte la pierre poreuse de la margelle. Il se gratte le flanc droit du bout des ongles. Putain de moustiques. Il se lève à regret, essaye d'oublier la piqûre qui le démange et retourne à la chambre pour se préparer. Il doit rejoindre tout le monde chez sa belle-mère. Avant, il doit passer à la salle des fêtes.

La Petite et lui ont rendez-vous en fin de matinée avec le fleuriste qui vient livrer. Par la même occasion, il s'assurera que tout est en place à la salle des fêtes et à la mairie. Le traiteur devait s'installer dès la première heure et le DJ a dû déposer la sono. La Petite a insisté pour avoir de la bonne musique. Pas de chenille, ni de vieux tubes du top 50, ni Abba, elle a dit. Que du bon.

Un petit quart d'heure avant le rendez-vous, il montera dans son Captur bleu, que Nico a laissé dehors, devant le portail, l'autre soir, après avoir ramené le cousin au camping. Ce type, arrivé d'on ne sait où, pas très sympathique et puant.

Xavier Dabadie espère que Bertrande aura renoncé à l'inviter au mariage. Il hausse les épaules et pense : bah, on s'en fiche après tout. Qu'elle fasse ce qu'elle veut...

Il repassera au lotissement en milieu d'après-midi, après le repas prévu chez Bertrande. Il prendra une autre douche, se parfumera et passera sa tenue de mariage. Il l'a choisie l'été dernier au moment des soldes. Un beau costume blanc cassé, en tissu léger, avec une chemise si fine qu'on dirait de la gaze. Il sourit et se souvient combien La Petite avait l'air impressionnée quand il l'a essayé une première fois dans la boutique. Elle a dit ça te va vraiment bien. Elle semblait parler au ralenti, elle le trouvait hyper élégant.

Elle est venue le rejoindre dans la cabine. Ses yeux brillent. Elle a passé ses doigts dans ses cheveux courts, ma douce laine, elle a dit, et elle a souri avec son sourire spécial qui donne le vertige. Xavier Dabadie a eu envie d'elle comme jamais. En rentrant, il a remis le costume et la chemise, mais pas longtemps.

Xavier sourit. Ses pieds souples laissent des traces mouillées sur la terrasse carrelée. Il approche sa main droite de la véranda, tire la baie vitrée qui coulisse péniblement. Les roulettes sont trop usées. Il me faudra penser à changer le chariot. Et commander un système neuf. Je le ferai sans faute après le mariage.